

PIERRE BRUNEL

**Discours du Professeur Pierre Brunel, membre de l'Institut,
pour la remise de l'insigne d'officier de la Légion d'honneur
à Madame le Professeur Marie-Madeleine Martinet
le 2 novembre 2016 à la Sorbonne.**

Madame le Professeur, chère Collègue, chère Amie, chère
Marie-Madeleine Martinet,

C'est avec beaucoup d'émotion que je parle devant vous et devant les collègues et amis que vous avez rassemblés pour la remise de cette décoration tant méritée ainsi que la promotion dans l'ordre de la légion d'honneur dont elle est le symbole.

Mon émotion est d'abord celle de me retrouver dans ce salon, qui à lui seul est un salon d'honneur, et je remercie en notre nom à tous Monsieur le Président Barthélémy Jobert, qui a tant fait au cours de son premier mandat et dans ce début de second pour faire évoluer ce que nous avons connu sous le nom de Paris IV, puis de Paris-Sorbonne, et obtenir l'inscription tant attendue de notre université sur le classement de Shanghai. J'ai eu l'honneur de collaborer avec lui, après le temps où j'étais vice-président et quand il l'était devenu lui-même, pour le meilleur (la recherche) et hélas parfois pour le pire (un trop long épisode dans l'exercice de la fonction de médiateur que m'avait confiée le président Georges Molinié, un grand ami douloureusement regretté). Et j'ai été très sensible, tout récemment, à son attention et sa présence, ainsi qu'à la vôtre, quand l'Académie des sciences morales et politiques m'a admis dans son sein.

Mon émotion est aussi, bien sûr, de vous retrouver vous-même et de bénéficier de l'honneur que vous m'avez fait en me confiant, dans une lettre datée du 9 août dernier, le soin de vous remettre aujourd'hui, le 2 novembre 2016 les insignes d'officier de la Légion d'honneur au nom du Président de la République. Cette délégation de pouvoirs pour la réception d'un membre de l'ordre m'est parvenue sur un document daté du 12 août et signé du général d'armée Georgelin, qui était encore à cette date le Grand Chancelier de la

Palette pour Marie-Madeleine Martinet (2016)

Légion d'honneur. Le 1^{er} septembre 2016 le général d'armée Benoît Puga, grand'croix de la Légion d'honneur, lui a succédé.

Une autre source d'émotion est le souvenir des disparus. Pour moi le souvenir de ma chère maman, qui comme vous se prénommaît Marie-Madeleine, et que j'ai eu la douleur de perdre en avril 2007. Pour vous et pour nous tous le souvenir de Marie-Thérèse Jones-Davies, professeur dans notre UFR d'anglais, qui dirigea votre thèse et m'invita à participer à votre jury ainsi qu'aux travaux et publications du Centre de recherches sur la Renaissance qu'elle avait fondé en 1975 et qui nous permit de collaborer. Née en 1920, elle nous a quittés le 26 février 2006 et nous avons commémoré en cette année 2016 la disparition, il y a dix ans, de cette grande dame, de ce grand professeur, qui, devenue comme vous aujourd'hui professeur émérite à la Sorbonne, fut la présidente du Centre de recherches élargi en une Société Internationale de Recherches Interdisciplinaires sur la Renaissance.

Autre grand disparu, à date plus récente, en octobre 2015. Le professeur Robert Ellrodt, qui présida votre jury de thèse. Né en 1922, élu professeur à la Sorbonne en 1961, il avait choisi, après un passage par l'Université de Nice de 1966 à 1975, l'Université Paris III-Sorbonne nouvelle dont il fut le président de 1986 à 1991 avant d'en devenir professeur émérite. Ce grand spécialiste des poètes métaphysiques anglais, de John Donne en particulier, présida aux destinées de l'Institut Collégial européen avant que je ne lui succède, à la disparition de son fondateur, Gilbert Gadoffre, en 1995, et jusqu'à mai 2016.

Cet héritage commun ne cessa de nous rapprocher et, comme Marie-Thérèse Jones-Davies, comme Gilbert Gadoffre, il avait le goût et la passion des grandes entreprises collectives dans le domaine de la recherche. Témoin ce volume capital de 424 pages, *Genèse de la conscience moderne*, publié par les Presses Universitaires de France en 1983 et sous la direction de Robert Ellrodt, dans la série Littératures II, numéro 14, auquel vous avez collaboré avec une étude aussi savante que novatrice, « Les illusions d'optique, images de la conscience de soi dans la littérature de la Renaissance anglaise » (p. 82-96).

Palette pour Marie-Madeleine Martinet (2016)

Dans l'avant-propos de ce volume réunissant des « Etudes sur le développement de la conscience de soi dans les littératures du monde occidental » (c'était le sous-titre), Robert Ellrodt expliquait que « le doute de la conscience moderne sur l'identité du moi remonte à la Renaissance », ce qui justifiait entièrement la présence de son étude « De Donne à Traherne. – Les formes nouvelles de la conscience de soi » et de celle qui la suivait, la vôtre, où, partant des « artifices d'illusion qui attiraient la Renaissance », vous présentiez tout un ensemble d'« anamorphoses » illustrant « la dualité de la conscience qui se retourne sur elle-même ». Je serais tenté de dire que le « Je est un autre » de Rimbaud date d'hier ou d'avant-hier, avec ce que cette formule a encore de déconcertant pour nous et avait de déconcertant même pour un grand admirateur et commentateur de Rimbaud, Yves Bonnefoy, décédé le 1^{er} juillet dernier, qui dans sa leçon inaugurale faite le 4 décembre 1981 au Collège de France posait cette question que Robert Ellrodt a placée en épigraphe de ce volume auquel vous avez collaboré, *Genèse de la conscience moderne* : « *Que faire pour qu'il y ait encore quelque sens à dire Je ?* »

Témoin d'une partie seulement de votre carrière, je ne peux pas continuellement parler sur le mode du « je ». Et, sans chercher à être « un autre », je rassemble maintenant des éléments factuels de votre biographie.

Née le 20 juin 1947 à Paris, vous avez de la classe de 8^{ème} à l'hypokhâgne, donc de 1955 à 1965, fait vos études au lycée Victor Duruy puis, en 1965-1966, pour la khâgne, au lycée Fénelon. Dès cette première année de « carré », vous étiez reçue au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Sèvres. Et, bien que vous ayez passé en 1964 le baccalauréat de Mathématiques Élémentaires, vous choisissez la section littéraire.

A l'ENS, vous êtes dans la même promotion que Madame Anne-Marie Garagon, alors Anne-Marie Contrasty, dont l'enseignement et la personne ont laissé aussi un souvenir inoubliable dans l'UFR de langue française de notre Université. Licenciée d'anglais en 1967, titulaire d'un M. A. obtenu à l'Université de Sussex en 1968, la même année que votre maîtrise d'anglais à la Sorbonne (et malgré le mois de mai), vous êtes reçue en 1969 à l'agrégation d'anglais. Une année supplémentaire de recherche accordée par l'ENS vous permet un long

séjour à la Maison française d'Oxford et dans un collège de l'Université. Au retour, vous retrouvez l'université-mère divisée et renouvelée, et vous allez comme moi découvrir Paris IV.

Cette université, je l'ai choisie à la rentrée de 1970, alors que je venais d'être élu dans ce qui était encore la Sorbonne au mois de juin et après avoir soutenu mes deux thèses pour le doctorat d'État au mois de mars sous la présidence de Marie-Jeanne Durry, qui fut longtemps directrice de Sèvres.

Cette même rentrée correspondait à votre début à Paris IV comme assistante à l'UFR d'anglais. Vous alliez y faire toute votre carrière, en devenant maître-assistant en 1974, puis professeur en 1985, gravissant tour à tour tous les échelons (1^{ère} classe en 1990, classe exceptionnelle 1^{er} échelon en 2002, classe exceptionnelle 2^{ème} échelon en 2006). À votre retraite (ou ce qu'on appelle ainsi) vous devenez professeur émérite, à compter du 1^{er} septembre 2015, sans cesser pour autant de continuer votre belle et indispensable activité.

C'est cette admirable activité qui est saluée, un an après, par votre promotion dans l'ordre de la légion d'honneur. Chevalier de cet ordre en 2004, vous devenez officier en 2016, après être devenue tour à tour chevalier en 1989 puis officier en 1999 dans l'ordre des palmes académiques.

Cette consécration couronne une carrière de chercheur et d'enseignante exceptionnelle. Les deux, on le sait, sont indissociables. Et le double parcours que je vais m'efforcer de retracer en apporte la preuve, avec des nuances et parfois pour moi des surprises quand j'ai lu avec attention le curriculum vitae très précis que vous avez bien voulu me faire parvenir et dont je vous remercie.

Je commencerai donc par les travaux. J'ai eu l'honneur et la chance de vous connaître, ou plus exactement de mieux vous connaître quand vous avez soutenu à la Sorbonne en 1978 votre thèse d'État sur *L'idée de miroir dans le théâtre élisabéthain*. Madame Marie-Thérèse Jones-Davies vous avait encouragée dans le choix et la réalisation de ce travail original et capital dont elle avait assuré la direction avec une attention toute particulière. Elle m'avait fait le grand honneur de m'inviter à participer, avec les professeurs Michel

Grivelet et Jean-Claude Margolin à ce jury que présidait donc le professeur Robert Ellrodt. Elle se rappelait que j'avais consacré la plus longue partie de ma thèse principale sur *L'orientation britannique chez Paul Claudel* à son admiration précoce et continue pour Shakespeare, l'une des quatre influences qu'il a qualifiées de « formatrices », et que cette partie avait été publiée en 1971 aux éditions Armand Colin dans un volume de près de 300 pages intitulé *Claudel et Shakespeare*. Cela m'avait valu des remarques souriantes faites par ceux qui trouvaient presque impertinent de reprendre le patron stendhalien du *Racine et Shakespeare* de 1825. Mais Michael Edward, professeur au Collège de France, devait aller plus loin encore dans son précieux *Racine et Shakespeare* publié en 2004 aux Presses Universitaires de France, tout différent de celui de Stendhal.

Vous ne vous en teniez d'ailleurs pas à Shakespeare, mais vous aviez choisi, avec un courage qui vous honore (et qui vous a valu la mention très honorable à l'unanimité avec les félicitations du jury), d'embrasser l'ensemble du théâtre élisabéthain. Je suis d'autant plus sensible aujourd'hui à ce nécessaire et courageux élargissement que j'ai pris la décision, tout récemment, de tirer de l'oubli un des pionniers, au XIXe siècle, de la littérature comparée quand elle était officiellement désignée dans les intitulés de chaire comme « littérature étrangère » : Il s'agit d'Alfred Mézières, lorrain d'origine, né en 1826, mort en 1915, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm (promotion 1845), et titulaire de la chaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres de l'Université de Paris de 1863 à 1899, non sans avoir usé de suppléants (en particulier le germaniste Ernest Lichtenberger) à partir de 1881, donc du moment où il entra dans la carrière politique, comme député puis comme sénateur. On a conservé un curieux témoignage sur la participation d'Alfred Mézières à un jury de thèse. Michel Espagne le signale et le cite dans son livre *Le paradigme de l'étranger. – Les chaires de littérature étrangère au XIXe siècle* (éd. du Cerf, 1993, p. 286-287). C'était à l'Université de Lille en 1893, et le candidat, Auguste Angellier, spécialiste de poésie anglaise du XVIIIe siècle, mais aussi du théâtre anglais du XVIIe, devait plus tard laisser son nom à cette université. On a conservé le rapport du jury :

Ceux qui devaient supporter le principal poids du débat, c'étaient des professeurs et maîtres de conférences pour les littératures étrangères ; mais M. Mézières, leur chef de file, s'il est venu, a trop de choses à faire pour avoir eu le temps de lire.

J'espère que, dans votre souvenir et dans le souvenir de ceux qui ont assisté à votre soutenance, ce n'était pas mon cas ! Alfred Mézières, qui avait soutenu ses thèses sur de tout autres sujets (Paul Parruta), avait ensuite consacré un ouvrage à Shakespeare seul (*Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*, Charpentier, 1861), couronné par l'Académie française, où il devait entrer, comme Michael Edwards, en 1874, puis l'avait doublement élargi avec *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare* (Charpentier, 1863) puis *Contemporains et successeurs de Shakespeare* (Charpentier, 1864). Il s'était rendu compte en effet, comme il l'explique dans l'avant-propos du deuxième de ses ouvrages (p. VIII), que « ces prédécesseurs, ces contemporains et ces successeurs de Shakespeare [avaient] déjà été étudiés en Angleterre et en Allemagne, mais partiellement et d'une manière incomplète ». Il avait voulu rattraper ce retard en France et rétablir l'unité.

Il vous revenait d'aller beaucoup plus loin, de substituer à la notion de « tableau », de « peintures » qu'employait Alfred Mézières (*Contemporains et successeurs de Shakespeare*, p. 385-386), celle de « miroir ». Non pas au sens médiéval (titre donné à des compilations de textes divers, et en particulier de textes juridiques comme *Le Miroir de Saxe*, [*Sachsenspiegel*], composé par Eike von Repgau vers 1222-1225, le plus ancien recueil de droit coutumier allemand), mais (c'est la définition numéro 6 dans le Dictionnaire de littré « Ce qui représente une chose et la met pour ainsi dire sous nos yeux »). Je pense en particulier au *Miroir pour Londres et l'Angleterre* (*A Looking-Glass for London and England*), comédie de Thomas Lodge et Robert Greene représentée à Londres aux environs de 1590 qui applique les paroles de l'Écriture sainte (plus précisément d'histoire de Ninive) à la ville de Londres.

Cette image du miroir est centrale dans votre œuvre. Décisive pour votre projet doctoral et son éblouissante réalisation, elle l'est aussi pour votre carrière et pour l'ensemble de votre recherche.

Le tableau de votre enseignement tel que vous le présentez vous-même, en apporte la preuve, à tous les niveaux : en licence, où l'histoire culturelle est reine, en master avec par exemple un séminaire sur les représentations du paysage urbain dans les textes – en agrégation, avec l'analyse d'images pour les dossiers de synthèse, en doctorat, avec un séminaire d'image numérique.

Vous assurez tour à tour la direction d'un programme ERASMUS de 1986 à 2001, celle de l'École doctorale « Civilisations, cultures, littératures et société », de 2001 à 2009.

Parallèlement et au-delà, vous co-dirigez avec Liliane Gallet-Blanchard, de 1985 à 2015, l'équipe de recherche « Cultures, Sociétés et Technologies de l'Information ». Vous vous chargez d'une délégation aux humanités numériques de 2012-2015. Et je comprends mieux pourquoi, quand au-delà de ma propre retraite, il m'est arrivé de revenir dans le centre de la rue Serpente, j'ai eu la joie de maintes fois vous croiser en évitant de vous déranger dans votre travail. Je ne savais pas quelle importance vous accordiez, dans votre activité et dans votre recherche renouvelée, à l'image numérique et aux humanités numériques, domaine qui hélas en raison de mon âge me reste trop étranger.

Je me souviens d'avoir été directement et immédiatement sensible à vos travaux et publications sur l'esthétique du paysage aux XVII^e et XVIII^e siècles, et plus directement encore à votre livre sur *Le Voyage d'Italie dans les littératures européennes* (Presses Universitaires de France, 1996) que vous aviez eu la gentillesse et la générosité de m'offrir. Il se trouve qu'en 1967-1968, ma troisième et dernière année d'assistantat à la Sorbonne, j'avais été chargé parallèlement d'un cours de licence à l'Université d'Amiens, encore rattachée à celle de Lille. Le sujet était celui que traitait à Lille Jean de Palacio, dont j'avais suivi les travaux dirigés quand j'étais étudiant à la Sorbonne et qui devait revenir à la Sorbonne, cette fois à Paris-Sorbonne, en 1979 quand il succéda à notre maître, Charles Dédéyan. Ce sujet, c'était précisément *Le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*. J'y travaillai alors avec passion, découvrant en particulier un auteur qui pour vous comme pour moi a beaucoup d'importance, le Président de Brosses et ses *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, dont la première édition parut seulement en l'an VII de la République (1799) par les soins d'Antoine Sérieys. L'auteur, né à Dijon le 7 février 1709, était mort à Paris le 7 mai 1777.

Pour en finir avec les sujets qui nous rapprochent, je ne manquerai pas de faire place aux mythes littéraires. Un volume collectif publié en 1985 sous la direction de Marie-Thérèse Jones-Davies, *Les Mythes poétiques au temps de la Renaissance* réunissait vos « Paysages saturniens », étude d'une figuration de l'espace

illustrée tant par des textes que par des images et celle que j'avais consacrée au sonnet de la triple Diane d'Étienne Jodelle. Hécube, Niobé passent, entre autres rapprochés à la fin de *Troilus et Cressida* dans les pages de votre étude d'images de la conscience de soi consacrées à Shakespeare.

De Marie-Thérèse Jones-Davies comme de Robert Ellrodt, vous avez été la digne héritière moderne et vous êtes parvenue comme eux et avec eux au sommet.

C'est pour rendre hommage à votre carrière, à votre œuvre, à votre complète réussite que j'ai l'agréable devoir de vous remettre aujourd'hui les insignes de cette décoration tant méritée.

Madame Marie-Madeleine Martinet, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons OFFICIER de la Légion d'honneur.

Pierre BRUNEL